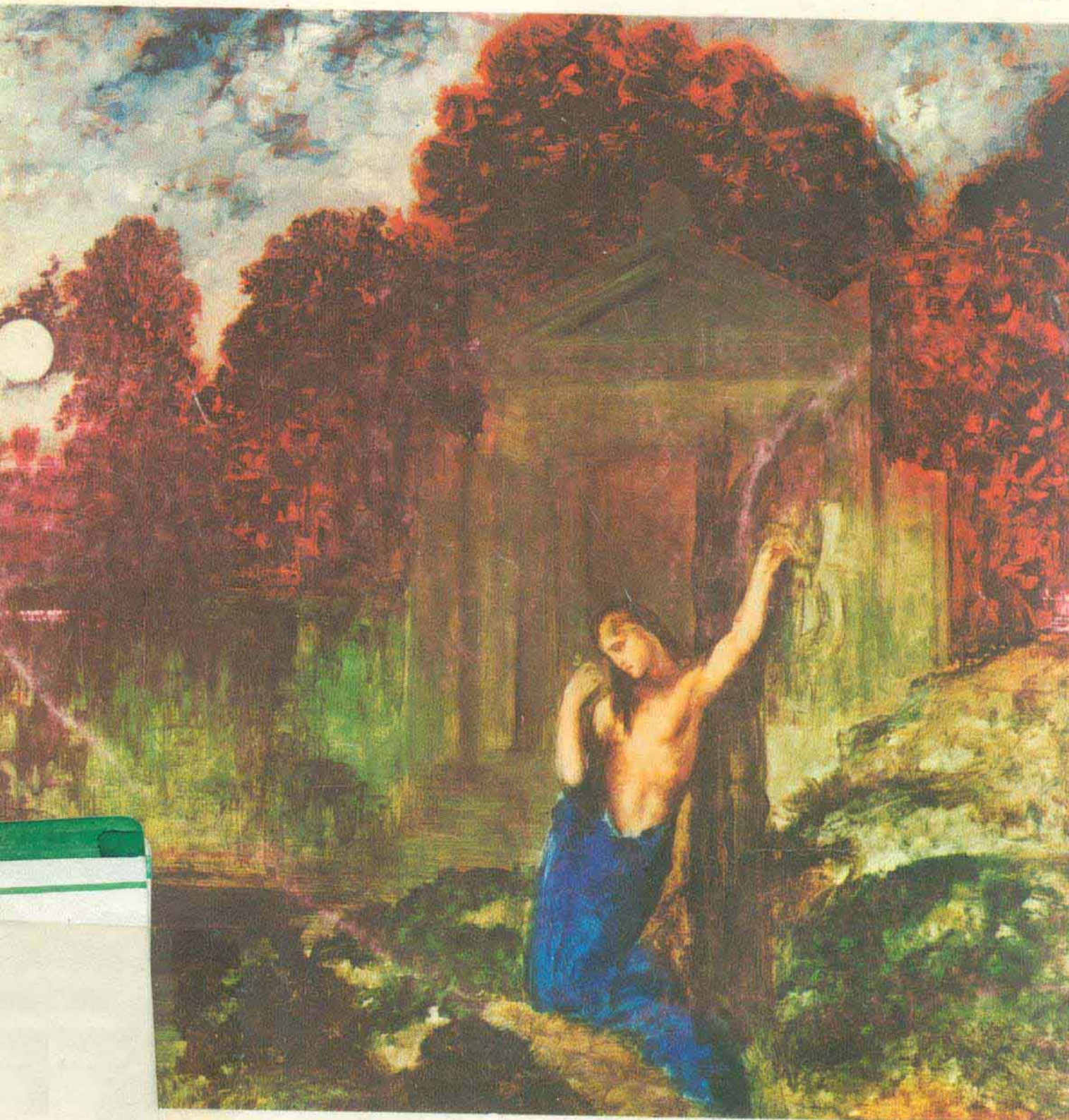


ulb

422

univers des lettres / bordas

cocteau
orphée
théâtre et cinéma



avec illustrations, notes et commentaires

Sous la direction de
Michel Autrand

JEAN COCTEAU

ORPHÉE

Extraits de la tragédie d'*Orphée* ainsi que des
films *Orphée* et *Le Testament d'Orphée*,

avec une notice sur la vie de Jean Cocteau,
une étude de ses œuvres théâtrales et ciné-
matographiques, une *analyse méthodique* des
trois *Orphée*, des notes, des jugements et des
documents

par

Jacques BROSSE

BORDAS
PARIS/BRUXELLES/MONTRÉAL

L'édition originale d'
Orphée
est publiée par Stock.
Le texte du film *Orphée*
par André Bonne.
Celui du *Testament d'Orphée*
par les Éditions du Rocher.

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

LA VIE DE JEAN COCTEAU

(1889-1963)

Je me demande comment les gens peuvent écrire la vie des poètes, puisque les poètes eux-mêmes ne pourraient écrire leur propre vie. Il y a trop de mystères, trop de vrais mensonges, trop d'enchevêtrement.

J.C., *Opium*, 1930.

La vie de Jean Cocteau est un tissu serré d'œuvres de toute nature, qui souvent se chevauchent ; les rencontres et les amitiés y jouèrent toujours un grand rôle. D'abord et essentiellement poète, Jean Cocteau employa en poète tous les genres afin de s'exprimer, depuis le roman et le théâtre jusqu'au cinéma, du dessin à la fresque, de la poterie à la tapisserie. Ce protéisme ne doit cependant pas dissimuler l'unité profonde, que ne percurent guère les contemporains — ils ne virent souvent en Cocteau qu'un enchanteur habile —, mais qui relie entre elles très solidement des œuvres apparemment fort diverses, sinon disparates.

Les années de formation Mort à l'âge de soixante-quatorze ans, le 11 octobre 1963, dans sa maison de Milly-la-Forêt, Jean Cocteau est né le 5 juillet 1889, à Maisons-Laffitte, de Georges Cocteau et d'Eugénie Lecomte. GEORGES COCTEAU a quarante-sept ans, il est fils du notaire Athanase Cocteau, décédé depuis longtemps, et de Clémence-Charlotte Théry, qui, veuve, vit au Havre. Le frère aîné de Georges, Paul, est notaire à Paris. Pendant quelques années, Georges Cocteau a exercé la profession d'avocat, mais, depuis son mariage, il est rentier. A trente-deux ans, en 1875, il a épousé une jeune fille de dix-neuf ans, EUGÉNIE LECOMTE, fille d'Eugène Lecomte, agent de change à Paris, et d'Émilie Renaud. Les Lecomte sont Champenois, originaires de Bar-sur-Aube. Georges et Eugénie Cocteau ont déjà deux enfants : Marthe, qui a douze ans (elle deviendra par son mariage comtesse de La Chapelle), et Paul qui en a huit (il sera plus tard agent de change). Jean est le troisième enfant, le petit dernier. Les Cocteau comme les Lecomte appartiennent à la grande bourgeoisie cultivée et amie des arts. La famille Cocteau vit chez les Lecomte, tantôt à Maisons-Laffitte, dans une grande maison avec jardin, tantôt à Paris dans l'hôtel

particulier du 45, rue La Bruyère. Violoniste amateur, Eugène Lecomte réunit régulièrement chez lui un quatuor dont il fait partie, ainsi que le virtuose Sarasate.

Jean est fragile, nerveux, de caractère difficile. On le confie à une gouvernante allemande qu'il appelle Jéphine. Ce n'est pas avec sa sœur et son frère déjà trop grands qu'il joue, mais avec sa cousine germaine, Marianne Lecomte, qui a deux ans de plus que lui et à qui il restera très attaché. A neuf ans, Jean reçoit un choc : son père s'est suicidé, pour des raisons demeurées inconnues. Jamais Cocteau ne parlera de cette mort qui lui laissa certainement une blessure profonde, mais, dans toute son œuvre, on trouvera des allusions au père mort.

A six ans, Jean a découvert avec émerveillement le cirque, puis le théâtre, enfin le concert où l'emmène son grand-père, qui s'occupera beaucoup de lui après la mort de son gendre et celle de sa propre femme, décédée l'année suivante.

C'est à onze ans seulement, en octobre 1900, que Jean Cocteau entre en sixième au lycée, le « Petit Condorcet », situé rue d'Amsterdam, à quelques minutes de son domicile. Avec ses camarades, il fréquente la Cité Monthiers, qu'il décrit à la première page des *Enfants terribles*. C'est aussi dans ce cadre qu'il situera la dernière séquence de son film largement autobiographique, *le Sang d'un poète*.

Selon ses professeurs de Condorcet, Jean est un « élève intelligent, mais faible et facilement distrait ; esprit ouvert et fin, mais un peu agité ; travail inégal. » En octobre 1903 — il a quatorze ans —, il entre en troisième au « Grand Condorcet », mais à Pâques (1904) le proviseur invite ses parents à le retirer du lycée : il manque trop souvent les classes, et pas seulement pour raisons de santé.

Tant bien que mal, Jean continue ses études avec des professeurs particuliers, et il suit les cours de seconde et de première à l'école Fénélon. Mais il fréquente déjà le monde du théâtre. Avec deux camarades, il a loué une avant-scène à l'Eldorado ; il a alors dix-sept ans. Quelques semaines plus tard, il échoue au baccalauréat (juillet 1906). Mis en pension chez M. Dietz, (professeur au lycée Buffon et à l'École Alsacienne où il avait eu, vingt ans plus tôt, André Gide comme élève), Jean n'en subit pas moins un second (octobre 1906), puis un troisième et un quatrième échec à cet examen (juillet et octobre 1907). M. Dietz figurera sous le nom de M. Berlin dans *le Grand Écart*.

Somme toute, Jean Cocteau a peu et mal profité de l'école. Il en a connu trop tard la discipline et ne s'y est jamais accoutumé. Le travail scolaire, collectif et à heure fixe, le rebutait. Sa culture — qui fut étendue mais hétéroclite —, il l'a acquise par lui-même, au fur et à mesure de ses besoins, et surtout afin de nourrir et de développer ses tendances latentes, son génie pro-

pre. Plus tard, Cocteau, loin de le cacher, se proclamera mauvais élève, et il le rappellera, non sans coquetterie, lorsqu'il sera reçu à l'Académie Française.

Entre-temps, son grand-père Lecomte est mort, sa sœur s'est mariée, son frère Paul est devenu agent de change. Jean vit désormais seul avec sa mère. Veuve, Mme Cocteau n'en conservait pas moins un certain train de vie. Elle sortait et elle recevait. Elle habita d'abord 62, avenue de Malakoff (aujourd'hui avenue Raymond Poincaré), puis en 1910 au 10, rue d'Anjou, à côté de la Madeleine et près de chez Marcel Proust, à qui Jean rendit fréquemment visite. Ses moyens permettaient à Mme Cocteau de subvenir aux besoins de son fils. Plus tard, elle y contribuera encore en partie. Jean Cocteau n'eut donc pas à se préoccuper de chercher un emploi ; il n'eut même pas à faire de service militaire, sa fragilité le fit réformer.

Cette semi-subordination financière se doublait d'une véritable dépendance affective. Si Jean Cocteau mena plus tard une vie fort libre, il n'en resta pas moins fidèle à son point d'attache, la rue d'Anjou, et se sentit obligé de justifier perpétuellement sa conduite devant sa mère, ainsi qu'en témoignent les lettres qu'il lui adressa¹. Avec une tendresse accaparante et quelque peu autoritaire Mme Cocteau continua à exercer sur les agissements de son fils une sorte de contrôle.

Pourtant, à dix-neuf ans, il tenta de faire preuve d'indépendance envers elle. A son insu, il loua un pied-à-terre dans un bâtiment annexe de l'hôtel Biron, où Rodin avait alors son atelier. C'est là qu'il reçut ses amis, dont une jeune actrice, Madeleine Carlier. Il la présenta à sa famille, et en parlait comme de sa fiancée. Mais Madame Cocteau, adoptant le comportement que son fils plus tard prêterait au personnage de la mère dans *les Parents terribles*, intervint. Madeleine quitta Jean qui, plus tard, parlera d'elle comme de la femme qu'il aurait souhaité épouser. Et Jean dut quitter l'hôtel Biron pour regagner le domicile maternel. Mme Cocteau, au contraire, accueillit fort bien les amis homosexuels de son fils.

Grâce aux relations de sa mère, Jean Cocteau commence à dix-huit ans une carrière de jeune mondain, fréquente les gloires parisiennes de l'époque : Catulle Mendès, les Daudet, les Rostand, la comtesse de Noailles. En avril 1908, le comédien de Max organise une matinée, où Laurent Tailhade présente les premiers poèmes de ce « tout jeune poète de dix-huit ans ». Fêté dans le monde, Jean Cocteau se laisse faire, et publie, coup sur coup, trois recueils de poèmes qu'il qualifiera plus tard de « niaiseries ».

1. Publiées dans les *Cahiers Jean Cocteau*, I.

En 1910, il fait la connaissance d'un poète de quatre ans son aîné, François Mauriac, qui, quarante ans plus tard, définira dans une dédicace¹ leurs rapports : « Ton ennemi qui t'aime bien. » En mai de la même année Jean Cocteau assiste aux premières représentations des Ballets russes de Serge de Diaghilev, qui éblouissent Paris. Il se fait présenter au chef de la troupe, dont il devient l'ami. Très exigeant, Diaghilev exprime des réserves sur les œuvres du jeune homme et lui lance un défi : « Étonne-moi ! » Cocteau se rend compte qu'il s'était jusqu'alors fourvoyé. Il se rapproche de ceux qui élaborent l'art nouveau, en particulier d'Igor Stravinski, qui n'a que sept ans de plus que lui, mais connaît déjà la célébrité. Stravinski a fasciné le public avec *l'Oiseau de feu* et *Petrouchka* ; il vient de le révolter avec *le Sacre du printemps*. De cet événement, Cocteau tire une maxime qu'il appliquera toute sa vie : « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi. »

Jean Cocteau Durant l'été 1913, auprès de Stravinski, et l'art nouveau Cocteau élabore sa première œuvre personnelle, sous forme de notes et de dessins, *le Potomak* ; elle ne sera publiée qu'en 1919. En 1914, lors de la déclaration de guerre, il est réformé. Refusant toutefois de rester un « civil », il devient infirmier bénévole. En 1914, il se trouve à Reims et assiste au bombardement. En 1915-1916, il séjourne auprès des fusiliers marins à Nieuport, sur le front. Il évoquera cet épisode dans le *Discours du Grand Sommeil*, et utilisera ses souvenirs dans le roman *Thomas l'Imposteur*. En 1914, il s'est lié avec l'aviateur Roland Garros ; en sa compagnie il a reçu le baptême de l'air. De ces vols naîtront les poèmes du *Cap de Bonne-Espérance*. En août 1916, Jean Cocteau rentre à Paris définitivement. Il y a fait connaissance d'un petit groupe de peintres, de musiciens et d'écrivains qui constitue l'avant-garde, et, entre autres, avec Apollinaire, Max Jacob, Erik Satie et Picasso. Avec ces deux derniers, il met sur pied, en 1916-1917, un ballet, *Parade*, que Diaghilev porte à la scène le 18 mai 1917. Apollinaire salue ce spectacle comme « le point de départ d'une série de manifestations de cet Esprit Nouveau [...] qui se promet de modifier de fond en comble les arts et les mœurs... », mais le public, d'abord interloqué, siffle et injurie les auteurs. Cette réaction stimule Cocteau. Dans l'immédiat après-guerre, il se fera le présentateur, voire le théoricien de la nouvelle esthétique, organisant le « Groupe des Six » qui rassemble les compositeurs Francis Poulenc, Darius Milhaud, Georges Auric, Arthur Honegger, Germaine Tailleferre et Louis Durey, fondant,

1. Celle de son dernier roman, *l'Agneau*, après la querelle de *Bacchus* ; cf. infra, p. 23.

avec Blaise Cendrars les éditions de la Sirène, publiant en 1919, dans le journal *Paris-Midi*, un feuilleton, *Carte Blanche*, où il exalte l'art nouveau sous toutes ses formes. Cette activité déplaît au groupe Dada, qui prétend garder pour lui-même le monopole de l'avant-garde. Par la suite, la plupart des surréalistes resteront hostiles à Cocteau. André Breton ira jusqu'à écrire, dès 1919, que Cocteau était « l'être le plus haïssable de ce temps ». Pourtant, Cocteau de son côté, tentera, non sans maladresse, de se faire admettre par le groupe. Mais il défendra Apollinaire, lorsque certains dadaïstes s'attaqueront à lui, puis Max Jacob renié par le groupe de *Littérature* (Breton, Soupault, Aragon), enfin le peintre Chirico, exclu lui aussi. Quant au groupe de la N.R.F., il tiendra longtemps à l'écart cet écrivain protéiforme, à qui il reproche son manque de sérieux. André Gide et Jean Cocteau, bien qu'ils se soient beaucoup fréquentés, s'agaçaient mutuellement, leurs tempéraments, leurs modes de vie étant diamétralement opposés ¹.

Raymond Radiguet En 1919, Cocteau a fait la connaissance d'un très jeune écrivain — il n'a pas encore seize ans, — Raymond Radiguet, qui lui avait été envoyé par Max Jacob. Avec lui, il écrit une farce, *les Mariés de la Tour Eiffel*, qui, présentée au public le 18 juin 1921, trouve celui-ci réticent. Au cours des étés 1921 et 1922, Cocteau emmène Radiguet au bord de la mer, afin de l'obliger à travailler. L'influence, d'ailleurs, est réciproque. S'il stimule Radiguet, Cocteau adopte en partie les idées de celui-ci, épris de classicisme, qui le détourne de l'avant-garde. Certains poèmes de *Vocabulaire* témoignent déjà de ce tournant. Au Piquey, sur le bassin d'Arcachon, en 1921, Radiguet écrit *le Diable au corps*, et Cocteau *le Secret professionnel*, où il définit une esthétique qui est aussi une morale, celle, non conventionnelle mais néanmoins fort rigoureuse, de l'artiste. En 1922, sur la Côte d'Azur, Radiguet compose *le Bal du comte d'Orgel*, Cocteau deux romans : *le Grand Écart* et *Thomas l'Imposteur*, et il commence un livre de poésie : *Plain-Chant*. En 1923, la publication du *Diable au corps* connaît, grâce à Cocteau, un succès immédiat. Invité à donner une communication au Collège de France, Cocteau y fait l'éloge de Radiguet, dans un texte intitulé « D'un ordre considéré comme une anarchie », qui sera publié dans *le Rappel à l'ordre* (1926). Mais le 12 décembre 1923, Raymond Radiguet meurt à vingt ans. Désespéré, Jean Cocteau est emmené sur la Côte d'Azur par des amis. L'un d'eux, pour soulager sa douleur, lui propose de l'opium. Cocteau se tourne aussi vers la religion et fait la connaissance de

1. Cocteau s'en expliquera à la mort de Gide, dans *Gide vivant* (1952).

Jacques et Raïssa Maritain, convertis célèbres, devenus eux-mêmes grands convertisseurs. De lui, ils obtiennent tout d'abord qu'il subisse une cure de désintoxication, en mars 1925. Enfin, pour un temps, Cocteau se rapproche des sacrements ; à son tour, pendant l'été 1925, il fait baptiser deux jeunes gens, Maurice Sachs, l'auteur du *Sabbat*, où il évoque, en les travestissant quelque peu à son avantage, les souvenirs d'une jeunesse fort agitée, et Jean Bourgoing que Cocteau connaît depuis peu. Jean Bourgoing vit avec sa sœur Jeanne dans un désordre indescriptible, celui des *Enfants terribles*, dont ils seront, quelques années plus tard, les modèles.

« **Opéra** », « **Orphée** », « **Opium** » Pendant sa cure de désintoxication, Jean Cocteau a écrit les premiers poèmes d'*Opéra*. Il poursuit la composition de cette œuvre à Villefranche-sur-mer, où il séjourne à l'hôtel Welcome à partir de l'été 1925 et qu'il ne quittera guère pendant toute l'année 1926. Là se rassemble toute une petite société cosmopolite, au sein de laquelle Cocteau retrouve l'opium. C'est à l'hôtel Welcome qu'il fait la connaissance d'un jeune peintre, Christian Bérard, qui deviendra son ami et le décorateur de beaucoup de ses pièces et de ses films, de *la Voix humaine* (1930) à *la Belle et la Bête* (1946). A Villefranche, Cocteau travaille beaucoup. Il compose *Orphée*, pièce qui sera montée en juin 1926 par les Pitoëff et commence à fabriquer des objets insolites où s'exprime sa mythologie personnelle. Il y écrit aussi la *Lettre à Jacques Maritain*, à laquelle fait écho la *Réponse à Jean Cocteau* de ce dernier, et qui marque leur rupture.

En 1926, Jean Cocteau rencontre un jeune écrivain de vingt ans, Jean Desbordes, qui lui a adressé ses premiers essais et prend bientôt auprès de lui la place laissée vide par la mort de Radiguet. En 1927, tandis que Desbordes écrit *J'adore*, Cocteau compose *le Livre blanc*, qui sera publié sans nom d'auteur en 1928. Mais, à la fin de 1928, Cocteau doit subir une nouvelle cure de désintoxication, et réside pendant plusieurs mois dans une clinique de Saint-Cloud, où il reçoit ses amis. Cette cure est, elle aussi, curieusement féconde. Jean Cocteau tient un journal qui, accompagné d'extraordinaires dessins, deviendra *Opium* ; il écrit, en dix-sept jours, précise-t-il, *les Enfants terribles*. Avec ce roman, publié en 1929, il recueille enfin l'enthousiasme à peu près unanime de la critique comme du public.

Théâtre et cinématographe En février 1930, la Comédie Française joue sa pièce en un acte et à un seul personnage, *la Voix humaine*. Les surréalistes menés par Paul Éluard, y font un scandale : ils n'ont pas pardonné à Cocteau d'avoir défendu, dans le *Mystère laïc* (1928),

Chirico, exclu de leur groupe. En avril de la même année, Jean Cocteau commence le tournage de son premier film *le Sang d'un poète*, qui lui a été commandé par un mécène, le vicomte Charles de Noailles. Le film est présenté au public en janvier 1932. Désormais en pleine possession de ses moyens, il revient au théâtre en 1934, en s'attaquant directement au thème œdipien avec *la Machine infernale*, qui est montée à la Comédie des Champs-Élysées par Louis Jouvet. En 1935, Cocteau publie *Portraits-Souvenir 1900-1914*; en 1936, il réalise la fiction inventée par Jules Verne et dont il veut démontrer qu'elle est désormais devenue possible, en faisant *le Tour du monde en 80 jours*, dont le reportage est publié dans *Paris-Soir*, puis en volume. A la veille de la guerre, il écrit *la Fin du Potomak*.

Mais c'est au théâtre qu'il se consacre surtout au cours de cette période. Il donne à l'Œuvre, en 1937, *les Chevaliers de la Table Ronde*, où fait ses débuts triomphants un jeune comédien que Cocteau vient de découvrir, Jean Marais. C'est lui qui, l'année suivante, créera le rôle de Michel dans *les Parents terribles*. Avec cette pièce, où, après l'ésotérisme des *Chevaliers de la Table Ronde*, qui avait laissé perplexes les spectateurs, Cocteau tente de renouveler le théâtre du « Boulevard », il touche enfin le « gros public ». En 1938, Cocteau et Aragon se sont réconciliés, Aragon a demandé à Cocteau des articles pour le journal *Ce Soir*.

Les années de guerre et d'occupation sont principalement vouées au théâtre. De 1940 à 1950, Cocteau tient l'affiche presque en permanence. En 1940, le théâtre Michel joue *les Monstres sacrés*. Lorsque *les Monstres sacrés* quittent le théâtre Michel pour les Bouffes-Parisiens la même année, Édith Piaf interprète, en lever de rideau, *le Bel Indifférent*, écrit pour elle par Cocteau.

En 1941, le théâtre des Arts de Jacques Hébertot monte *la Machine à écrire*, et l'on reprend *les Parents terribles*. En 1943, l'Opéra de Paris crée l'*Antigone* de Jean Cocteau, d'après Sophocle, avec une musique d'Arthur Honegger, et la Comédie française une tragédie en vers, *Renaud et Armide*. Au cinéma, en collaboration avec Jean Delannoy, Jean Cocteau donne l'un des grands succès des années de guerre, *l'Éternel Retour* (1943). En 1944, Cocteau a perdu deux de ses amis les plus chers : Max Jacob, arrêté en février, meurt d'une pneumonie au camp de Drancy, au moment où Cocteau, ayant rédigé et fait signer un manifeste en sa faveur, vient d'obtenir sa libération. Jean Desbordes meurt le 5 juillet, torturé par la Gestapo.

La guerre vient de se terminer quand Cocteau tourne *la Belle et la Bête*, le second film qu'il ait entièrement conçu et réalisé. Il sort en juillet 1946 et soulève un enthousiasme durable, entre

la création d'un ballet, *le Jeune Homme et la Mort* (juin 46) et celle de *l'Aigle à deux têtes* (octobre 46), drame dont Cocteau tirera un film (1947, sortie en juin 1948), de même qu'il portera aussitôt après à l'écran *les Parents terribles* (tournage en juin, sortie en novembre 1948).

Toutefois, cette intense activité extérieure n'a pas détourné Cocteau de sa vocation la plus profonde. En 1941, il a donné un nouveau recueil de poèmes, *Allégories* ; les années 1945-1946 sont celles d'un renouveau poétique. En 1945, il donne *Léone*. Et, pendant le tournage de *la Belle et la Bête*, il écrit son plus pur chef-d'œuvre poétique, *la Crucifixion*. Souffrant d'une pénible maladie de peau, il doit se rendre aussitôt après en convalescence dans la neige, à Morzine. Il y compose un de ses livres les plus personnels, adressé seulement à quelques-uns, *la Difficulté d'être*. Dans ce livre, Cocteau retrouve la solitude dont il a tant besoin au milieu de ses succès. Il commence à se lasser de Paris, où, après ses errances, il a enfin un domicile fixe, 36, rue de Montpensier, domicile qu'il conservera jusqu'à sa mort. C'est un minuscule entresol dont les fenêtres s'ouvrent sur les jardins du Palais-Royal, face à celles de Colette, alors immobilisée par la maladie, à qui Cocteau rend de fréquentes visites. En 1947, il fait l'acquisition de la Maison du Bailli dans le paisible village de Milly-la-Forêt en Seine-et-Oise. C'est là qu'il mourra. A Milly, Cocteau vit en compagnie d'un jeune mineur qui fait de la peinture, et dont il fera un acteur, Édouard Dermit : on le verra dans *les Enfants terribles* et dans *le Testament d'Orphée*. Dermit deviendra son fils adoptif et son héritier. En fait, Cocteau ne s'éloigne de Paris qu'en apparence ; c'est entre 1947 et 1949 qu'il travaille le plus pour le cinéma. En 1949, il accompagne dans le Proche-Orient la tournée théâtrale qui y joue trois de ses pièces. Il racontera ce voyage dans *Maalesh*. En 1950, il donne son troisième grand film, un *Orphée*, très différent de la pièce de 1925 et qui connaît un grand succès.

« **Santo-Sospir** » On dirait qu'il n'a attendu que la sortie d'*Orphée* pour prendre le large, pour s'éloigner définitivement. Milly est trop près de Paris. A partir de 1950, Jean Cocteau accepte la retraite — luxueuse — que lui offre chez elle son amie, Madame Francine Weisweiler, à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Pendant près de douze ans, ce sera là son point d'attache. A la villa Santo-Sospir, dont il décore aussitôt les murs, il écrit beaucoup : une pièce, *Bacchus*, qui, en décembre 1951, donne lieu à une polémique publique entre Cocteau et Mauriac ; le *Journal d'un inconnu* (1952) (à côté de cet ouvrage qui est une suite d'essais, Cocteau compose au jour le jour un véritable journal, qu'il tiendra jusqu'à sa mort et qui est resté inédit jusqu'à maintenant) ; enfin, plusieurs recueils de

poèmes : *le Chiffre Sept* (1952), *Appogiatures* (1953), *Clair Obscur* (1954), *Paraprosodies* (1958). Ces poèmes — jamais Cocteau n'en a tant écrit — marquent une singulière évolution vers une forme très personnelle de la mystique, qui s'exprimera dans sa dernière œuvre poétique, *le Requiem*, ample poème récapitulatif composé aux portes de la mort, alors qu'à la suite d'une hémoptysie — en 1959 — il est condamné à un long repos immobile, *le Requiem* sera publié en 1962. Ces poèmes, pour la plupart quelque peu ésotériques, passent alors presque inaperçus.

Cocteau, il est vrai, a commencé une nouvelle carrière : il peint. Il a depuis toujours dessiné — l'illustration du *Potomak* est presque aussi importante que le texte — avec acuité, d'un trait sûr, hardi ; en 1952, a eu lieu à Munich la première exposition de ses peintures et de ses dessins. Il lui faut maintenant des murs, on les lui offre. De 1956 à 1960, il décore la chapelle Saint-Pierre à Villefranche, la salle des mariages de la mairie de Menton, la chapelle de Milly-la-Forêt, dans laquelle il sera inhumé, Notre-Dame de France à Londres. Infatigable, il essaie sans cesse de nouvelles techniques : la lithographie, la poterie, l'art du verre, auquel il s'initie à Murano dans la lagune de Venise, la mosaïque, la tapisserie, l'art du vitrail (pour Saint-Maximin de Metz), l'architecture (chapelle du Saint-Sépulcre à Fréjus, qu'il laissera inachevée).

Et soudain, la gloire — la gloire officielle qui lui fut si longtemps refusée, dont il se moque mais qu'il a toujours au fond désirée — s'abat sur lui. Il l'accepte comme une récompense. Ce « mauvais élève », comme il aime à s'appeler lui-même, est reçu, coup sur coup, à l'Académie royale de Belgique (janvier 1955) et, deux mois plus tard, à l'Académie Française (dans son discours de réception, Cocteau fait l'éloge de Jean Genet) ; nommé docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford, l'année suivante ; membre honoraire du National Institute de New York en 1957 ; enfin il est fait commandeur de la Légion d'Honneur.

Au terme d'une vie si diversement remplie, Jean Cocteau pourrait se reposer sur ces honneurs, devenir une sorte de poète officiel : en juin 1960, il a été nommé, au cours d'une élection contestée, Prince des Poètes. Or, se détournant de ce monde qu'il va quitter, c'est le moment qu'il choisit pour tourner son film le plus personnel et le plus difficile, *le Testament d'Orphée* (1960). C'est un adieu ; le film, comme *le Requiem*, se déroule par-delà la mort que Jean Cocteau accueille paisiblement à Milly, le 11 octobre 1963.



EXTRAIT DE « JEAN COCTEAU DRAWINGS » PH. © ED. STOCY 1923-SPADEM

Auto-portrait de Jean Cocteau
Le Voyageur à travers les miroirs

LES ŒUVRES DE JEAN COCTEAU

(Théâtre et cinéma)

1. Théâtre

Roméo et Juliette (écrit en 1918, première représentation, Théâtre de la Cigale, 2 juin 1924. « Prétexte à mise en scène en cinq actes et vingt-trois tableaux, d'après William Shakespeare »). Au Sans Pareil, Paris, 1926, republié avec *Œdipe-Roi* (d'après Sophocle). Plon, coll. Le Roseau d'or, 1928.
Parade. Ballet réaliste. Décor de Picasso, musique d'Érik Satie, (première représentation, Théâtre du Châtelet, 18 mai 1917). Rouart-Lerolle, Paris, 1919.

Le Bœuf sur le toit ou The Nothing Doing Bar. Farce. Musique de Darius Milhaud (première représentation, Comédie des Champs-Élysées, 21 février 1920). Édit. de la Sirène musicale, Paris, 1920.

Les Mariés de la Tour Eiffel (première représentation : Théâtre des Champs-Élysées, 18 juin 1921). Gallimard, 1923.

Orphée. Tragédie en un acte et un intervalle. (Première représentation : Théâtre des Arts, 15 juin 1926). Stock, 1927.

Antigone (d'après Sophocle. Première représentation : Théâtre de l'Atelier, 20 décembre 1922), publié avec *Les Mariés de la Tour Eiffel*, et *Le Numéro Barquette*. Gallimard, 1928.

La Voix humaine (Première représentation : Comédie-Française, 17 février 1930). Stock, 1930.

La Machine infernale (Comédie des Champs-Élysées, 10 avril 1934). B. Grasset, 1934.

Les Chevaliers de la Table Ronde (Théâtre de l'Œuvre, 14 octobre 1937). Gallimard, 1937.

Les Parents terribles (Théâtre des Ambassadeurs, 14 novembre 1938). Gallimard, 1938.

Les Monstres sacrés (Théâtre Michel, 17 février 1940). Gallimard, 1940.

La Machine à écrire (Théâtre Hébertot, 29 avril 1941). Gallimard, 1941.

Renaud et Armide (Comédie-Française, 13 avril 1943). Gallimard, 1943.

L'Aigle à deux têtes (Théâtre Hébertot, novembre 1946). Gallimard, 1946.

Théâtre. 2 volumes. Gallimard, 1948.

Tome I : *Antigone* ; *Les Mariés de la Tour Eiffel* ; *Les Chevaliers de la Table Ronde* ; *Les Parents terribles*.

Tome II : *Les Monstres sacrés* ; *La Machine à écrire* ; *Renaud et Armide* ; *L'Aigle à deux têtes*.

Bacchus (Théâtre Marigny, 20 décembre 1951). Gallimard, 1952.

Théâtre de poche. Édit. du Rocher. Monaco, 1955, contient : *Parade* ; *Le Bœuf sur le toit* ; *Le Pauvre Matelot* ; *L'École des veuves* ; *Le Bel Indifférent* ; *Le fantôme de Marseille* ; *Anna la bonne* ; *La Dame de Monte-Carlo* ; *Le Fils de l'air* ; et *Chansons et Monologues*.

Théâtre. Illustré par l'auteur de dessins et de 40 lithographies. 2 volumes. Grasset, 1957.

Le tome II contient plusieurs inédits : *L'Épouse injustement soupçonnée* ; *Œdipus rex* ; *Le Jeune Homme et la mort* (mimodrame) ; *La Dame à la licorne* (ballet).

2. Cinéma

Éditions des scénarios, dialogues et commentaires

Le Sang d'un Poète. Scénario illustré de 50 photographies. Édit. du Rocher, 1948.

Scénario avec 12 dessins de l'auteur. Édit. du Rocher, 1957.

L'Éternel Retour. Scénario illustré de photographies. Nouvelles éditions françaises, 1948.

La Belle et la Bête. Album du film. Édit. du Pré-aux-clercs, 1946.

Voir aussi *La Belle et la Bête. Journal d'un film*. Édit. du Pali-nugre, Sceaux, 1946.

Les Dames du bois de Boulogne. Dialogues de Jean Cocteau, dans *Cahiers du cinéma*, n^{os} 75, 76, 77 octobre, novembre, décembre 1957.

Ruy Blas. Adaptation et dialogues de Jean Cocteau. Édit. Paul Morihien, 1947.

La Légende de sainte Ursule. Commentaires de Jean Cocteau, publié dans *Poésie critique I*, 1959.

Orphée. Scénario illustré de photographies. Édit. André Bonne, 1949.

Le Testament d'Orphée. Scénario, textes inédits et album des photos du film. Édit. du Rocher, Monaco, 1960.

QUELQUES LIVRES SUR JEAN COCTEAU

Roger Lannes, *Jean Cocteau*, « Poètes d'aujourd'hui », P. Seghers 1945.

Claude Mauriac, *Jean Cocteau ou la vérité du mensonge*, édit. Odette Lieutier, 1945.

Jean-Pierre Millegam, *l'Étoile de Jean Cocteau*, édit. du Rocher, Monaco, 1952.

- Pierre Dubourg, *Dramaturgie de Jean Cocteau*, Grasset, 1954.
André Fraigneau, *Cocteau par lui-même*, « Écrivains de toujours », édit. du Seuil, 1957.
Micheline Meunier, *Méditerranée ou les deux visages de Jean Cocteau*, édit. Debresse, 1959.
René Gilson, *Jean Cocteau*, « Cinéma d'aujourd'hui », P. Seghers, 1964.
Micheline Meunier, *Présence de Jean Cocteau*, édit. Vitte, Lyon, 1964.
Gérard Mourgue, *Jean Cocteau*, « Classiques du XX^e siècle », édit. Universitaires, 1965.
Claude Beylie, *Cocteau*, Anthologie du cinéma, n° 12, 1966.
Jean-Marie Magnan, *Cocteau*, coll. « Les Écrivains devant Dieu », Desclée de Brouwer, 1968.
Jean-Jacques Kihm, Élizabeth Sprigge et Henri C. Behar, *Jean Cocteau, l'homme et les miroirs*, La Table Ronde, 1968.
Clément Borgal, *Cocteau, Dieu, la mort, la poésie*, édit. du Centurion, 1968.
Jacques Brosse, *Cocteau*, coll. « Pour une bibliothèque idéale », Gallimard, 1970.
Pierre Chanel, *Album Cocteau*, édit. Tchou, 1970.
Cahiers Jean Cocteau, annuels depuis 1969, Gallimard.

A large, elegant handwritten signature of Jean Cocteau in black ink. The signature is written in a cursive style, with the first name 'Jean' and the last name 'Cocteau' clearly legible. Below the signature is a small, dark, irregular mark.

PH. © HARLINGUE - ROGER-VIOLETT - ED. DERMIT



maman
pour sa fête
souvenir

d'

Heurtebise
192

PH. © PATRICE GUICHARD - ED. TCHO

Jean Cocteau
dans le rôle d'Heurtebise